

# Monsieur Ripois

René Clément, 1954, France - Royaume-Uni



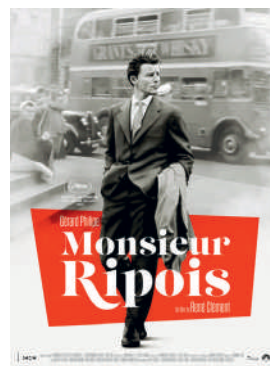
## DANS LE SILLAGE DE MONSIEUR RI...PLEY

Prix du Jury à Cannes en 1954, *Monsieur Ripois* constitue l'une des toutes premières coproductions cinématographiques entre la France et la Grande-Bretagne. Devenu rare au cinéma comme au petit écran, il compte pourtant parmi les plus éclatantes réussites de son réalisateur, à qui l'on doit *La Bataille du rail* (1946), *Jeux interdits* (1952), *Plein soleil* (1960), ou *Le Passager de la pluie* (1969). Un signe supplémentaire du malentendu qui entoure la carrière de René Clément, acclamé en son temps

par André Bazin et internationalement reconnu (Lion d'or pour *Jeux interdits*, Oscar du meilleur film étranger pour *Au-delà des grilles* et *Jeux interdits*), avant d'être sévèrement critiqué en France par François Truffaut et Jean-Luc Godard, comme représentant de la qualité à la française. Paradoxe que la double comparaison dont il fut l'objet symbolise avec éclat, en étant considéré à la fois comme Rossellini à la française et Hitchcock à la française.

**Triple défi** Au moment où René Clément entreprend le tournage de *Monsieur Ripois*, il alterne les productions de prestige (*Jeux interdits*, *Gervaise*) avec des films plus personnels (*Les Maudits*, *Au-delà des grilles*). De prime abord, son adaptation de *Monsieur Ripois* et la *Némésis* a de quoi surprendre. Ce roman, d'inspiration autobiographique, n'a rien à voir avec celui qui rendra son auteur, le Français Louis Hémon, extrêmement populaire au Canada, *Marie Chapdelaine*. Il conte les aventures conjugales d'un Français exilé à Londres qui utilise les femmes au profit de son ascension sociale, toujours convaincu d'en aimer une autre, alors que l'amour se trouve sous ses yeux. Outre que René Clément y voit l'occasion de prolonger son adaptation inaboutie de *Candide* de Voltaire, écrite peu auparavant avec le romancier Raymond Queneau, ce tournage lui permet de relever un triple défi.

C'est tout d'abord l'opportunité pour le cinéaste de faire preuve de son brio comme narrateur et comme réalisateur – récit entièrement construit en voix off et flash-back. Ensuite, pour ancrer son histoire dans une forme de réalisme, René Clément s'immerge à Londres



LES ACACIAS  
CINÉMA  
18 JUIN 2022

pendant 8 mois pour écrire le script, avec le dramaturge Hugh Mills au scénario et Raymond Queneau aux dialogues. Première audace du cinéaste : bien que son scénario soit refusé par la censure britannique pour cause d'immoralité, il tourne le film avec l'appui de son producteur, Paul Graetz. Commence alors un tournage de 11 semaines, qui mixe prouesses techniques – des plans qu'on dirait tournés au steadycam, vingt ans avant son invention – sur un scénario et des dialogues brillantissimes, qui scellent les noces de l'ironie française avec l'humour britannique, avec pour toile de fond les rapports hommes-femmes et les relations entre Français et Britanniques.

Enfin, ultime audace stylistique : les déambulations de son héros, incarné par Gérard Philipe, hirsute, dans les rues londoniennes, tournées en caméra cachée, héritent du néo-réalisme italien et anticipent les méthodes de tournage de la Nouvelle Vague et du *free cinema*. Procédé qui n'a rien d'étonnant pour qui connaît bien sa filmographie : dès la fin des années 1930, le cinéaste utilisait la caméra cachée pour filmer en couleur les extérieurs du Yémen. À quoi s'ajoutent les annotations réalistes sur Londres et ses habitants, qui participent à l'originalité et la modernité du film brillamment dialogué par Raymond Queneau, auteur de *Zazie dans le métro*, et photographié par Oswald Morris, futur chef-op de *Reflets dans un œil d'or*, de John Huston (1967), et du *Limier*, de Joseph L. Mankiewicz (1972).

**Précurseur et audacieux** Au-delà de son brio technique et narratif, René Clément, à travers le portrait ambigu d'un Don Juan à la petite semaine, cynique et minable, piégé par ses propres mensonges, fait montre d'un exceptionnel talent de directeur d'acteur. En confiant le rôle principal à Gérard Philipe, René Clément fait œuvre de génie. Le cinéaste joue ainsi sur l'image de séducteur de l'acteur – il venait alors de tourner *Fanfan la tulipe* en 1952 et *Les Orgueilleux* en 1953 – pour déconstruire complètement le mythe qui l'entoure. Parfaitement à l'aise dans le cynisme, la muflerie et le pathétique, Gérard Philipe tient peut-être là son plus grand rôle au cinéma, cousin à bien des égards de Maurice Ronet dans *Feu follet* (1963), de Louis Malle, ou de Jacques Spiesser dans *Un homme qui dort* (1974), de Bernard Queysanne et Georges Pérec. André Ripois s'inscrit dans la lignée des grands anti-héros du cinéma de René Clément – Ripley dans *Plein soleil*, ou Ulysse dans *Quelle joie de vivre*, tous deux incarnés par Alain Delon. L'actrice Jo Van Fleet, que le cinéaste dirigera dans son adaptation du roman de Marguerite Duras *Barrage contre le Pacifique* (1958) ne s'y trompe pas : « Je croyais que le plus grand directeur d'acteurs au monde était Elia Kazan. Je sais désormais qu'il s'agit de René Clément. »

Souvent contesté en raison de l'éclectisme de sa filmographie, le statut de géant du cinéma ne fait plus guère de doutes devant cet immense *Monsieur Ripois*, dont les accents finaux, amers et désenchantés lui confèrent un parfum digne de Max Ophüls.

SYLVAIN LEFORT

